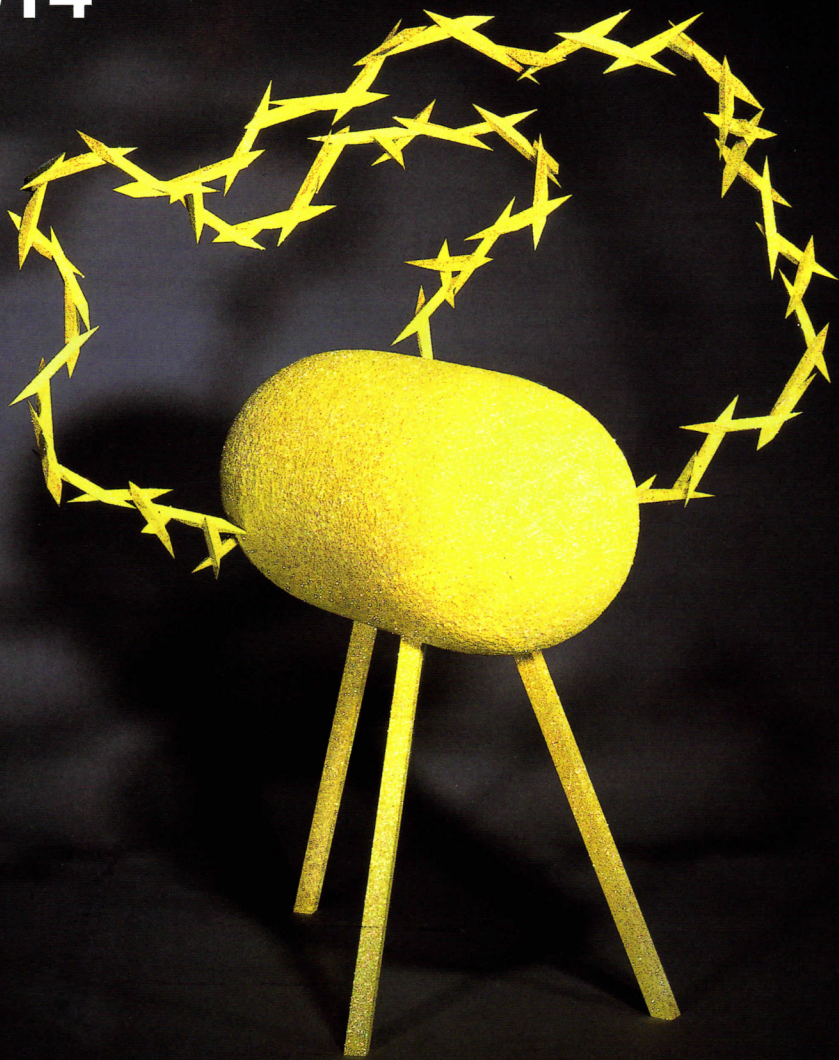


NEW SETTINGS PROGRAMMATION 2014



AL HAMRÂ

Vincent Beaurin et Justin Godfrey

Bastien Gallet

Vincent Beaurin, dont on a pu voir le travail à la galerie Laurent Godin au printemps dernier, et qui expose actuellement à la galerie Poiriel de Nancy et à la Fondation Cartier, a rencontré pour la première fois le musicien californien Justin Godfrey à l'occasion de New Settings. *Al Hamrâ* est le résultat d'un véritable dialogue qui les a conduits à écouter et à regarder au-delà de leurs pratiques respectives.

Page précédente/previous page: « Enseigne animal jaune éclairs ». Polystyrène, bois, paillettes, polyester. 100 x 80 x 60 cm. Collection Alain Casiraghi.

Ci-dessous/below: « Enseigne cratère ». Polystyrène, bois, paillettes polyester. 42 x 80 x 85 cm.

Collection Alain Casiraghi. "Lightning Yellow Animal Sign." Polystyrene, wood, glitter, polyester.

Page de droite, de haut en bas/page right, from top: « Spot orange rémanence » et « Spot lagon ».

Polystyrène, résine époxy, paillette de verre, bille de verre. Diam. 70 x 13,5 cm. "Orange Remanence Spot" and "Lagoon Spot." Polystyrene, epoxy resin, glass flecks, glass beads.



■ Une rencontre suppose un entre-deux, le dessin d'un temps et d'un espace où ce que l'on aura imaginé de l'autre viendra s'ajouter avec ce que l'autre aura imaginé de nous. La percussion de deux imaginaires dont la compatibilité importe moins que le creux de réel qu'ils produisent quand ils doivent s'accommoder l'un à l'autre. Une rencontre suppose une figure. Ici, dans le cas qui nous occupe, cette figure est une certaine qualité de lumière qui serait à la fois visible et audible, commune aux deux ordres sensibles, mais qui ne se donnerait que dans l'intervalle entre un son et une couleur.

L'ENTRE-DEUX

Soit, quand le rideau devant vous se lève, vous qui êtes assis sur la scène du théâtre, un cercle incandescent dans le ciel de la salle vous fait cligner des yeux. Bref éblouissement. Votre œil doit accommoder cette lumière d'autant plus soudaine qu'elle semble la seule chose à se détacher du noir profond dans lequel vous êtes plongés. Progressivement, la vision se précise. Sept panneaux liés autour d'un vide central forment un fleur qui a la simplicité géométrique d'une figure en papier découpé. Maintenant que vous la voyez, vous avez l'impression qu'elle joue avec votre regard, retenant dans des limites difficiles à tracer la lumière qu'elle réfracte. Il y aurait là, entre elle et vous, un halo ou un nimbe, peu importe le nom que vous lui donnerez, une couleur qui se sera détachée de son support, devenue atmosphérique, dans laquelle vous distinguerez bientôt une scène. Sur une estrade élevée au-dessus des gradins vides de la salle, vous apercevrez le musicien et ses instruments. Une batterie, un hang drum. Les métaux brillants de la cymbale, du charleston, du tambour à main, nuancé de leur teinte la lumière qui les baigne. Puis le musicien commencera à jouer et une autre scène se déploiera, parallèle, coïncidente. Les sept panneaux ajointés ne forment pas un décor. La musique jouée ne fait pas un concert. Ce dont vous serez témoins ne s'apparie ni au théâtre ni à l'installation. S'il fallait en nommer l'être indécis, nous dirions que ce qui se joue là est l'entre-deux d'un tableau et d'une musique, d'une lumière et d'un timbre.

RENCONTRE

La rencontre, dont ce projet est la conséquence, est celle de deux artistes aussi différents par l'âge et l'origine qu'ils seront proches dans la grande salle du théâtre de la Cité internationale.

Justin Godfrey est un jeune musicien originaire de Belize où il vécut jusqu'à l'âge de onze ans. Il réside aujourd'hui en Californie où il étudie les sciences politiques. Il pratique la batterie et depuis quelques années le hang drum, une percussion métallique



de forme lenticulaire—deux coupelles embouties et ajointées—que l'on joue à la main, l'instrument posé sur les genoux. Il compose à l'oreille des œuvres virtuoses et envoûtantes, dont certaines lui furent inspirées par la musique des Garifunas de Belize, peuple noir des Caraïbes que les Anglais déportèrent à la fin du 18^e siècle sur l'île de Roatán, au large du Honduras actuel et qui, de là, passa sur le continent.

Vincent Beaurin est un artiste français né au début des années 1960, auteur d'une œuvre déjà vaste. Peintures, sculptures, installations, le genre importe peu, toutes travaillent la couleur comme si elle était un milieu ou, plus précisément, un déploiement. Des paysages qui ne retiendraient de leur sujet que ce moment où la couleur, envahissant l'espace, dissout les objets qui le composent, dessinant une profondeur sans plans (1). Ses dernières œuvres (2), panneaux ronds en nid d'abeilles

recouverts de minuscules billes transparentes colorées de mille nuances chromatiques, s'offrent et se dérobent à l'œil, obligeant le regardeur à varier incessamment son point de vue : autant de puzzles pour le regard.

REGARDER ÉCOUTER

Quel entre-deux Justin Godfrey et Vincent Beaurin ont-ils si innocemment (car il faut une certaine innocence pour traverser un aussi grand éloignement) et savamment dessinés ? L'entre-deux d'une lumière et d'un timbre avons-nous dit. La luminosité est de l'audible comme du visible, mais se donne de tout autre manière selon que l'on regarde ou que l'on écoute. Les sept pétales sont en aluminium brossé et recouverts sur leur face visible de billes translucides et teintées. Cette translucidité (conséquence d'une micro-métrique couche de métal déposée sur leur



surface), modifiant le parcours de la lumière en leur sein, produit un effet de halo que l'on pourrait comparer à ce que les sciences optiques nomment le parhélie, cet anneau lumineux qui apparaît autour du soleil quand d'infimes parcelles d'eau (gouttelettes ou cristaux de glace) sont en suspension dans l'air. Sculpture parhélique ou anthélique si l'on file ce qui est un peu plus qu'une métaphore (l'étymologie du mot nous ramène à la fleur, *anthos* en grec ancien). La luminosité sera celle d'une atmosphère, le regard ne pouvant rien fixer de cette fleur qui, en plus de diffuser vaguement la lumière – de manière holistique –, imprime dans l'œil des rémanences qui viennent sur-imprimer leur couleur sur celle de la fleur, en produisant une troisième, flottante, spectrale (3).

Quelques mètres plus bas, le hang drum fera entendre la plasticité de son timbre qui tient à la fois du vibraphone, de la cloche et même de la harpe selon la manière dont on en joue et la zone qu'on percute. Mais ce qui distingue cet instrument est la forme de sa partie inférieure, évidée en son centre, de manière à produire ce qu'on appelle une résonance de Helmholtz – du nom du savant allemand qui formalisa le phénomène à la fin 19^e siècle. Cette résonance absorbe les médiums, ne conservant du son produit que la brillance des harmoniques aigus et la profondeur de ses graves, déportant la perception sur les bords effrangés du son, halos d'harmoniques de part et d'autre d'un centre assourdi. Timbrage atmosphérique pourrait-on dire qui ne redonne en rien la luminosité de la sculpture, mais la

rejoue dans un autre ordre. Justin Godfrey utilise admirablement cette qualité sonore de l'instrument dont un des autres traits marquants est la dimension mélodique. Ce métallophone qui a été créé de toutes pièces en 2000 par deux facteurs suisses (Felix Rohner et Sabina Schärer) produit, en plus de sa fondamentale, huit notes (4) qui sont disposées en cercle sur sa partie supérieure : huit creux qui seront le reflet déformé des sept anneaux de la sculpture parhélique, un renflement inversant au centre de l'instrument le vide de la fleur lumineuse. L'une et l'autre se regardent ou s'écoulent, on ne sait vraiment. Au caractère mélodique des compositions de Justin Godfrey pour hang drum, suites entêtantes de motifs variés dans des formes en arche, répondent les compositions de rythmes qu'il joue au tambour et à la batterie et dont les titres reprennent les grands rythmes de la musique garifuna (5) : *chumba*, *punta*, *paranda*... Son travail soulève la question de ce que deviennent ces musiques de tradition orale quand elles sont interprétées dans des contextes culturels littéralement incommensurables, ce qui passe et ce qui s'efface à jamais. Le respect qu'a Justin Godfrey pour cette culture le préserve de l'indécence d'une reprise par trop littérale. Il rejoue, s'approprie, invente – une démarche qui n'est pas sans rapport avec les installations que Vincent Beaurin proposa dans l'exposition que la Fondation Cartier consacra en 2003 à un village yanomami (6). Une interprétation résolument imaginaire et personnelle des paroles de Davi Kopenawa, le représentant des

chamans de Watoriki, qui fit dire à celui-ci qu'il lui arrivait de voir les mêmes formes en rêve. Le très lointain devient le plus intime, un renversement des perspectives qui est devenu assez vite l'enjeu de cette rencontre entre un musicien qui joue encore le plus souvent pour lui-même et un artiste qui n'avait encore jamais (à une exception près) travaillé pour la scène. ■

(1) Cette absence de plans que produit l'expansion atmosphérique de la couleur, Merleau-Ponty lui donne le nom de « voluminosité ». Georges Didi-Huberman lui emprunte ce mot pour dire les lieux de couleur de l'artiste américain James Turrell. *L'Homme qui marchait dans la couleur*, Mink, 2001, Paris, p. 80.

(2) Qui furent l'objet d'une exposition monographique à la galerie Laurent Godin (17 mai - 25 juin 2014).

(3) Suivant la loi du contraste simultané des couleurs qu'énonça Michel-Eugène Chevreul en 1839 et dont on sait tout l'usage qu'en firent les impressionnistes.

(4) Ou sept, suivant les modèles. Celui de Justin Godfrey s'appelle « Pygmy » et compte huit notes, accordées selon le mode pentatonique dorien : la-do-ré-mi b-sol-si b-do-ré-mi b.

(5) Il existe de nombreux enregistrements de cette musique, dont un disque de chants solo et de chœurs quelque fois accompagnés de tambours, *Honduras. Musique Garifuna. La tradition des Caribs noirs*, Maison des Cultures du Monde, 2001.

(6) *Yanomami, l'esprit de la forêt*, exposition collective, Fondation Cartier (14 mai - 12 octobre 2003).

Écrivain, philosophe, Bastien Gallet est actuellement coordinateur de la recherche au sein de l'école supérieure des beaux-arts TALM (Tours-Angers-Le Mans).



Al Hamrâ Vincent Beaurin and Justin Godfrey

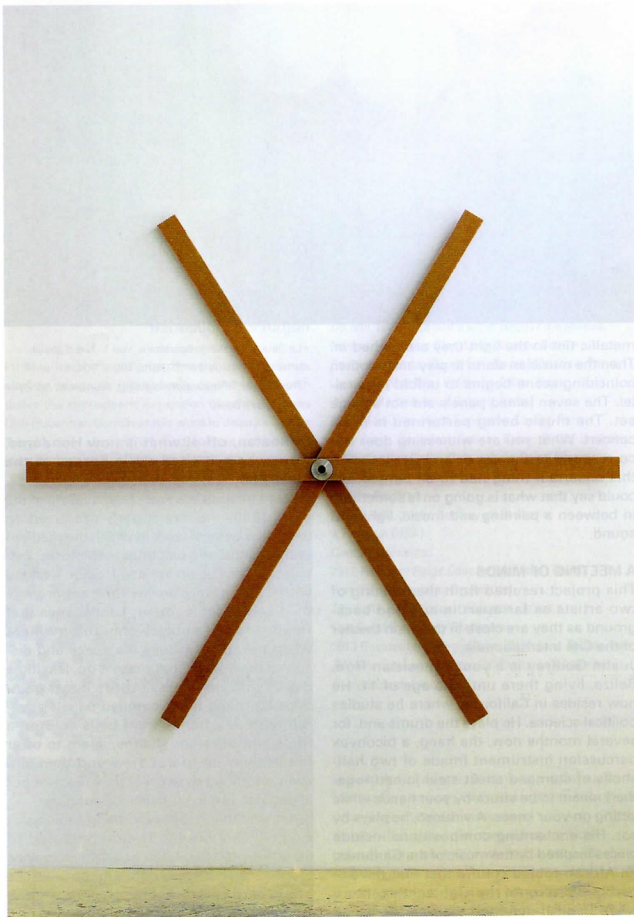
Vincent Beaurin's work was on view at the Laurent Godin gallery last year and is now at the Poirel gallery in Nancy and the Fondation Cartier in Paris. He had occasion to meet the Californian musician Justin Godfrey at the New Settings program in Paris. *Al Hamrâ* is the result of a real dialogue that led them to listen and look beyond their own respective practices.

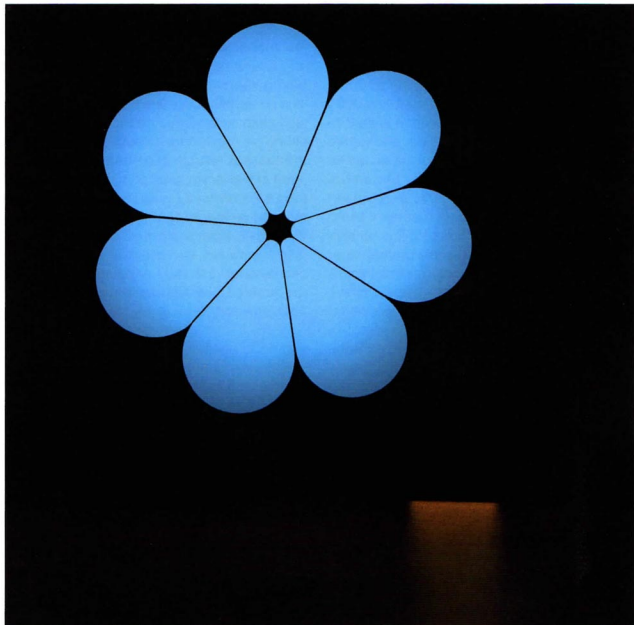
An encounter presupposes that there is somewhere in between, representing a time and space where whatever we imagined about the other comes together with what the other imagined about us. It is the impact between two imaginations whose compatibility is less important than the hollow in reality produced when each has to accommodate itself to the other. An encounter implies a figure. In this case, this figure is a certain quality of light that is both visible and audible, like two different realms of the senses, but exists only in the space between sound and color.

IN BETWEEN

This is how it works: You are seated on a theater stage. When the curtain in front of you rises, an incandescent circle in the theater's sky makes you blink. For a moment you are dazzled. Your eyes have to adjust to this light all the more suddenly because it seems to be the only thing that stands out amid the total darkness you are plunged into. Little by little your vision clears. Connected together around a central emptiness, seven panels form the shape of a flower whose geometric simplicity brings to mind a paper cutout. Now that you can see it, you have the impression that it is playing with your gaze, retaining the light, within borders that are difficult to determine, at the same time as it refracts it. In the space between the flower and you is a kind of halo or nimbus—it doesn't matter what you call it—as if the color had become detached from the surface it covered and become atmospheric. Soon you can make out a scene. On a platform above the theater's tiers of seats you can glimpse a musician and his instruments. A drum kit and a hang drum. The glinting of the cymbals, the hi-hat and the drum adds a

Page de gauche / page left: Justin Godfrey, dans l'atelier de Vincent Beaurin, juillet 2014. *Justin Godfrey in VB's studio*. Ci-contre / right: « 360° ». Nid d'abeille aluminium, fibre de verre, résine époxy, inox, paillette de verre. Diam. 250 cm. Épais.: 12 cm. *Aluminum honeycomb, fiberglass, epoxy resin, steel, glass flecks.*





metallic tint to the light they are bathed in. Then the musician starts to play and another, coinciding scene begins to unfold in parallel. The seven joined panels are not a stage set. The music being performed is not a concert. What you are witnessing does not correspond to theater or an installation. For this uncertain thing had to be named, we could say that what is going on is something in between a painting and music, light and sound.

A MEETING OF MINDS

This project resulted from the meeting of two artists as far apart in age and background as they are close in the main theater of the Cité Internationale.

Justin Godfrey is a young musician from Belize, living there until the age of 11. He now resides in California, where he studies political science. He plays the drums and, for several months now, the hang, a biconvex percussion instrument (made of two half-shells of stamped sheet steel joined together) meant to be struck by your hands while sitting on your knees. A virtuoso, he plays by ear. His enchanting compositions include pieces inspired by the music of the Garifunas, an African-rooted culture that first developed in Belize until the eighteenth century when English deported them to the island

« La fleur ». Dessin préparatoire, vue 1. Nid d'abeille aluminium, bille de verre. Diam. 400 x 80 cm.

"The Flower." Preparatory drawing. Aluminum honeycomb, glass bead.

of Roátan, off of what is now Honduras, from where it once again spread to the mainland.

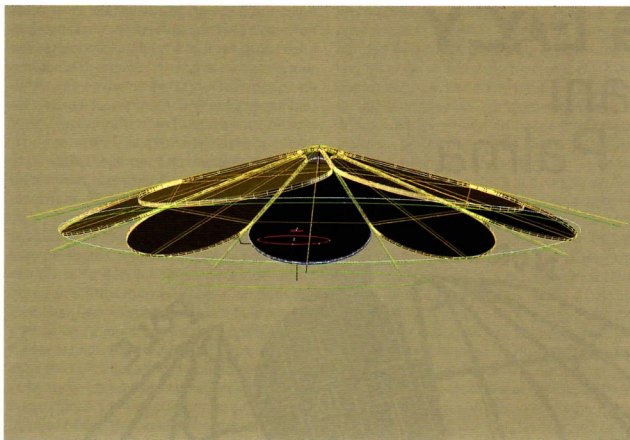
Vincent Beaurin is a French artist. Born in the early 1960s, he has already produced an extensive body of work in which the medium matters little. His paintings, sculptures, installations and so on are about color, working with it as if it were an environment or more precisely a deployment. Landscapes that retain of their subject only the moment when the color invades the space and dissolves the objects that make it up, leaving a depth with no planes.(1) His latest paintings,(2) round honeycombed panels covered with tiny transparent balls colored a thousand different shades, seem to offer themselves up to our view and then slip away, requiring us to constantly readjust our viewpoint, like big puzzles for our gaze.

What was this in-between thing that Justin Godfrey and Vincent Beaurin produced so innocently (since it takes a certain innocence to cross such a large gap) and so well? As previously said, something in between a light and a sound. The luminosity is audible

as well as visible, but it seems completely different depending on whether you listen to it or look at it. The seven petals are made of brushed aluminum; their visible face is covered with tinted, translucent balls. This translucence (the result of a micrometric layer of metal deposited on their surface) deflects the light as it passes through, producing a halo effect that could be compared to what scientists call a parhelion (or sun dog), the luminous ring that appears around the sun when tiny bits of water (droplets or ice crystals) are suspended in the atmosphere. A parhelionic or anthetic sculpture, if we continue with what is something more than a metaphor (the term anhelix comes from the ancient Greek word for a flower, *anthos*). Since this luminosity is atmospheric, our gaze cannot fix the flower, which in addition to gently diffusing light in a holistic fashion also imprints on our retinas a persistence of vision in which the colors overprint the flower's own, thus producing a third, floating, spectral flower figure.(3)

LOOK LISTEN

A few meters below, the hang drum lets us hear the plasticity of its sound, similar to a vibraphone, a bell or even a harp depending on how it is played and where its surface is struck. What is most striking about this instrument is the shape of its hollow lower part, which produces what is called a Helmholtz resonance, named after the German scientist who identified the phenomenon in the late nineteenth century. This resonance absorbs the medium frequencies, so that all we can hear in the sounds it produces are the sharp harmonic notes in the upper range and the deepest pitches. Our perception is limited to the ragged edges of the instrument's sound, the upper and lower harmonics of a muffled central acoustic range. The sound is imprinted on the atmosphere, one could say, not so much mirroring the sculpture as reconstituting it in another order. Godfrey makes admirable use of this quality of the instrument's sound, as well as its melodic dimension, which is also unique. In addition to its root note, this metallophone, invented in 2000 by two Swiss instrument makers (Felix Rohner and Sabina Schärer), produces another eight (4) by striking a circle of points on the surface of its upper part. These eight indentations are like a distorted reflection of the seven panels of the parhelionic sculpture; the bulge in its middle is the inverse of the hollow of the luminous flower. The two men may be listening to each other or looking at each other; we're not sure. Godfrey's compositions for hang are intoxicating suites of varied motifs in the form of an arch. They echo Beaurin's visual compositions, whose rhythms Godfrey plays on the snare drum and the drum kit, and their titles



refer to the foundational rhythmic structures of Garifuna music: (5) the chumba, punta, paranda, etc. His work raises the question of what happens to these oral tradition musical forms when they are performed in literally incommensurable cultural contexts, what happens and what is lost forever. Godfrey's respect for this culture saves him from the indecency of making cover versions. Instead, he reinvents and reappropriates it, an approach that has much in common with Beaurin's work at a 2003 Fondation Cartier exhibition about a Yanomami village, (6) representing his totally imaginary and personal interpretation of the words sung by Davi Kopenawa, the representative of the Watoriki shamans.

Kopenawa said of these installations that he had seen the same shapes in his dreams. That which is the most distant can become the most personal, a reversal of perspectives that soon after became the whole point of this encounter between a musician who still, for the most part, plays only for himself, and an artist who has only once before worked on a live performance. ■

Translation, L-S Torgoff

(1) Maurice Merleau-Ponty used the term "volumosity" to designate this absence of planes that produces the atmospheric expansion of color. Georges Didi-Huberman borrowed this word to describe James Turrell's color sites in his book *L'homme qui marchait dans la couleur*, Paris: Minuit, 2001, p. 80.

(2) Shown in a solo exhibition at the Laurent Godin gallery (May 17-June 25, 2014).

(3) This piece makes use of the law of simultaneously contrasting colors formulated by Michel-Eugène Chevreul in 1839, and subsequently taken up by the Impressionists.

(4) Or seven, depending on the version. Godfrey's model is called the Pygmy and can play eight notes tuned to the Dorian pentatonic scale (for example, A B C D E F# G in the key of A).

(5) Many recordings of this music are available, including one of solo and choir singing, sometimes accompanied by drums, released by the Maison des Cultures du Monde in 2001, *Honduras. Musique Garifuna. La tradition des Caribs noirs*, 2001.

(6) *Yanomami, l'esprit de la forêt*, group show, Fondation Cartier (May 14-October 12, 2003).

Writer and philosopher Bastien Gallet is currently the research coordinator at the *Ecole Supérieure des Beaux-arts Tours-Angers-Le Mans*.

Vincent Beaurin

Né en 1960, vit et travaille à Paris
Expositions personnelles récentes
2013 *Arch et Couronne*, Cheval Blanc Maldives
Couronne, galerie Laurent Godin, Paris
2014 *OpenScape*, ANOA Galerie, Paris
Vincent Beaurin, galerie Laurent Godin, Paris
Expositions de groupe récentes
2013 *Buisson*, Marseille-Provence 2013, commande de la Fondation d'entreprise du Roy René; *Le Milieu du Monde*, Tourinnes-la-Grosse; *De leur Temps*, Centre d'art Le Hangar à Bananes, Nantes; *Triptyque bleu*, Collection du Centre Pompidou, Paris; *Yia art Fair*, Royal Monceau, Paris; *Just a perfect Year*, Palais de Tokyo, Paris; *Around Bodies*, Anoa Galerie, Paris
2014 *Mémoires Vives*, Fondation Cartier, Paris; *Grey Flags*, Backslash Gallery, Paris; *Sinon, le chaos*, Appartement, Paris; *Quiz*, galerie Poiré, Nancy

Justin Godfrey

Né en 1993, Justin Godfrey vit et étudie à Houston (USA)
Concerts récents:
2012 *Freedom Rings Concert*, Houston, Texas, Fort Bend Symphony Orchestra;
Deck the Halls Concert, Houston, Texas, Fort Bend Symphony Orchestra
2013 Occidental College Show, California, Thorne Hall; JW Marriott Los Angeles, California, Los Angeles Businessmen Luncheon

En haut/top: « La fleur ». Dessin préparatoire, vue 3. Nid d'abeille aluminium, bille de verre. Diam. 400 x 80 cm. "The Flower." Preparatory drawing.

En bas: « Enseignes ». Polystyrène, bois, paillettes polyester. Dimensions de la salle: 450 x 500 x 750 cm. Collection Alain Casiraghi. « Yanomami, l'esprit de la forêt », Fondation Cartier pour l'art contemporain, Paris, 2003. Left: "Signs." Polystyrene, wood, polyester flecks.



art press

415 - OCTOBRE 2014 - 2^e CAHIER
BILINGUAL ENGLISH/FRENCH

NEW SETTINGS SCÈNE ET ARTS PLASTIQUES

JUSTIN GODFREY
VINCENT BEAURIN
ROSSY DE PALMA
JESSICA MITRANI
HERVÉ ROBBE

BENJAMIN GRAINDORGE
BARBARA CARLOTTI
JEAN-FRANÇOIS AUGUSTE
CHRISTOPHE BLAIN
SYLVAIN PRUNENEC
CLÉDAT & PETITPIERRE

FONDATION
D'ENTREPRISE HERMÈS
& THÉÂTRE DE LA CITÉ
INTERNATIONALE
3 - 15 NOVEMBRE 2014

